

**JUSTIFICATION DU TIRAGE**

Il a été tiré de cet ouvrage sans nom d'auteur

150 exemplaires sur Velin d'Arches

150 exemplaires sur pur fil Lafuma

150 exemplaires sur vergé bouffant Lafuma.

Tous numérotés à la main et formant son édition originale, étant souscrits par avance tant en exemplaires ordinaire que de luxe.

N°10

## ERRATUM

- Lire :** p.37 : pavot somnifère (vers 1)  
p.38 : la tunique (vers 1)  
p. 40 : au travers (vers 7)  
p. 42 : colline, d'où vient-il (vers 19)  
p.42 : Phaon, Phaon, j'entends la barque au loin, j'entends  
p.42 : La chute des trépieds sacrés... (vers 22-23)  
p.47 : D'avoir frémi aux sept fois, sept désirs (vers 4)

### II Partie

- p. 58 : dans les cinq parts du monde (vers 6)  
p. 59 : recueils de nos tendresses (vers 1)  
p.69 : et qu'alors je vivais (vers 15)  
p. 71 : l'aigue-marine (vers 10)

### Table

Danses, Roses et Jeux mêlés.

## PSAPPHA

### PSA[P]PHA

Loin de tous ceux qui passaient  
Vaquant à toutes sortes d'affaires  
Fictives ou matérielles,  
Je suis passée, la face au ciel  
Et du vent dans les larges ailes  
De mon manteau semblable à celui de la Déesse.  
Le vent du large baignait ma face.  
La lumière verte du zénith baignait ma face :  
Celle du zénith non pas celle  
Qui se réfléchit sur terre,  
Astre d'ordre secondaire,  
Et de nouveau reflétée d'elle  
Eclaire les fronts humains en passant  
Par le menton d'abord,  
Siège des appétits matériels.  
Ma face, purifiée des appétits matériels  
Par le vent venu des grands larges  
S'illuminait en le siège de la pensée  
Ensemble, et en celui de la parole.  
J'ai senti un dieu palpiter au plus profond de moi.  
Sans le secours du bâton  
Propre à ceux qu'une longue expérience,  
Matériellement,  
A courbés vers le sol comme vers une jouissance,  
J'ai porté mon corps vers la terre des Danaïdes.  
Et tous les chants venus de toute cette terre,  
S'étant soulevés, s'engouffrèrent  
Dans les ailes de mon manteau.  
Plus il y avait de ces chants de gloire et de mélancolie,  
Et plus d'alleluias et plus d'ave,  
Et plus de prière aux dieux qui sont l'image des choses  
Et qui sont le principe des choses inanimées  
Et des vivantes,  
Plus le manteau s'amplifiait  
Pour les recevoir et pour les garder.  
Et je me suis sentie, sur la terre des Danaïdes,  
Petite en le manteau immense  
Et perdue au milieu des chants  
Innombrables montant en vague  
De chaque pierre et montant du sol...  
C'est alors que le dieu dont j'ai déjà parlé  
S'est révélé par ma bouche.  
Je l'ai reconnu à mon haleine précipitée,  
Et j'ai tremblé du faite aux bases à son haleine,  
Et j'ai chanté.

J'ai chanté des chants tels sous le manteau gonflé  
Que tous ceux qui les rediront pour leurs enfants,  
Et que les vieux, qui sont tout près des mystères,  
Et les simples, qui les savent encore,  
Et ceux qui ont la tête pesante de pensées,  
Et ceux qui portent la chlamyde  
Et celles qui ont la tunique et le voile  
Frémiront en les écoutant  
Comme au contact d'un dieu caché sous une apparence :  
Car les paroles que j'ai dites  
Et les modulations que j'ai faites  
Et les soupirs que j'ai tirés de l'aile gauche du manteau  
Sont d'une essence supérieure à la parole humaine.

Puis le Manteau s'est retrouvé vie  
Et collé à mes hanches.  
Je me suis réveillée au bord de la mer,  
Sur le sable.  
Tu parlais d'une voix pressente et tourmentée,  
O l'appel de Phaon à ma forme attaché !  
Le vent venu de la terre m'apportait des couronnes de roses,  
Que lançaient les Jeunes Filles, des promontoires,  
Et aussi des roses isolées  
Et même un voile.  
J'ai compris le message et l'ordre des grands Dieux.  
Toute une nuit et jusqu'au soir  
J'ai laissé venir des terrasses  
Et des promontoires  
Les syllabes, aux lèvres des Jeunes Filles,  
De mes chansons, avec les roses.  
Et à l'heure où le soleil magnifie d'or  
Et de pourpre la Péninsule,  
J'ai revêtu le voile et j'ai paré mon front  
D'une des couronnes tombées  
A mes pieds, sur le sable.  
Les bras calmes,  
J'ai marché dans le soir vers Phaëbos expirant.  
J'ai marché dans la mer jusqu'à ce que l'or de la mer  
Pénètre dans mes yeux et remplace dans ma pensée  
A jamais la caresse douce de Séléné...  
Mais j'avais déposé, à tous les regards dérobée,  
Dans une grotte, sous un rocher  
Où les grands Dieux, jadis, me l'avaient révélé,  
Avant de me vêtir du Voile,  
Le Manteau.  
Et c'est là que se trouve encore le Manteau  
Où le parfum s'immortalise  
Des souffles de la terre Mytilénienne,  
Et de ses pierres,  
Et de son vent de mer  
Où passe l'odeur des pins et des oliviers,  
Et de la multitude de ses baisers.

## DANSES, ROSES & JEUX MELES

*« La terre est chaude encor de son passé divin. »*

Henri de Régner.

### TRIDUMAI

Trois comme la Charité et trois comme la Parque,  
Riant avec vos yeux, vos lèvres, vos chairs toutes  
Ressemblant aux Destins à l'aurore et qui doutent  
Qu'aux rives de leurs jeux surgisse au soir la Barque,

Vous attendez, ô Sœurs, on ne sait trop quel mythe,  
Quel fabuleux Héros, quel dieu ou quelle femme,  
Et c'est pourquoi par tous vos pores, rit votre âme  
Avec l'intensité multiforme des rites.

O Triple-unique Jeune Fille, quel sera-ce  
Celui qui portera l'arc de l'Enfant cynique ?  
La mer chante d'amour au long des pentéliques  
Et vos doigts, sous l'eros qui monte en vous, s'enlacent...

Puis à travers l'émoi multiforme des rites,  
Attendries à l'espoir et riant à l'attente,  
Vous dansez pour l'Amour inconnu qui vous hante  
Et qui fera de vous la Parque ou la Charité.

### NEREIDE

Enfant Eros ! Cher dieu de rose et de jour clair,  
L'amour matutinal gonfle tes jeunes joues,  
Et tu lèves dans l'air sonore où Zéphir joue  
Une conque de nacre où rit le flot amer.

Enfant Eros ! Cher dieu de rayonnante chair,  
Ton petit pied vainqueur est posé sur la proue,  
Et par-dessus l'écume où la vague s'ébroue,  
Tes cinq orteils mirent leurs roses dans la mer.

Moi cependant je nage autour de la carène,  
Chassant le vieux triton Prisciné qui m'entraîne  
Avec ma double queue au giron argenté :

Car je veux voir, émerveillée et douloureuse,  
S'élever, de la mer mourante, Aphrodité  
Vers l'Enfant nu qui gonfle ses joues amoureuses.

### TANAGREENNES

Moi la cruche à la hanche et toi l'urne à l'épaule  
Si tu veux nous irons en devisant, à l'heure  
Où chaque seuil brûlant dort à chaque demeure,  
Vers la source pour y puiser à tour de rôle.

Nous monterons dans le chemin l'une après l'une ;  
Je rythmerai mon pas d'après le son du tien ;  
Si quelque écho de pas étranger nous parvient,  
Ce sera d'un Sylvain que le nôtre importune

Ou qui, nous voyant deux, nous suivrait, incertain.  
Viens. Nous verrons, dans la fontaine, nos yeux peints.  
Nous chercherons nos dents, entre nos lèvres, blanches...

Puis rechargeant d'un geste lent nos deux fardeaux,  
Toi la cruche à l'épaule et moi l'urne à la hanche,  
Nous irons devisant de vous, nos corps très beaux.

### AURORALE

La chaîne s'est rompue où se r[ele]vaient mes fers.  
Adieu, Lysos,  
Ami de trop longues années...  
Ce matin, je m'éveille... il est parti...  
C'est vrai ?  
Parti, après l'orageuse querelle...  
O les clairs printemps qui m'appellent !  
O chers destins ensoleillés !

J'irai, courant comme un cabri  
A travers mes jeunes années.  
J'ai vu briller ma destinée.  
J'ai vu l'étoile  
Dont l'or me suit  
Monter dans ta blancheur, ô nuit  
Diaphane.  
Les roses n'étaient pas fermées.  
Toutes les roses embaumaient.  
J'ai cueilli des roses, des roses,  
Toute la nuit.  
L'aube me rencontra, tresseuse de guirlandes,  
Les abeilles du mont – car j'avais tant cueilli  
Qu'il n'était plus de fleurs aux rosiers dégarnis –  
M'ont toute environnée, et j'ai marché dans l'aube  
Précédant un essaim, meneuse de senteurs

Et reine des désirs dans le printemps en fleurs !

A présent je m'étends, lascive et solitaire ;  
Ce matin est trop proche encore. Vers le soir,  
Quand j'aurai sur mon corps de joyeux nonchaloir  
Gouté longtemps les jeux du soleil et de l'heure,  
J'irai tracer, sachant la place la meilleure,  
Mon nom, Chariloe, sur le Mur...  
Car j'attends,  
Sachant aussi son nom, et qu'il est le printemps,  
Celui qui passera, du rêve au coin des lèvres,  
Amant d'un soir, plaisir qui s'exalte et s'achève  
Avec chaque beau jour, rieur d'avoir été,  
Et qui meurt chaque soir... mais qui meurt en beauté,  
Du fond de l'Océan où ses serments s'achèvent  
Faisant monter encore des appels de caresses,  
Et que l'illusion des souvenirs poursuit...

### **FONTAINE**

J'évoquerai l'amour pleuré par les Fontaines  
Sous l'aspect d'un éphèbe interdit et joyeux  
Qui se reconnaîtrait, se connaissant à peine,  
Au geste de ses mains et aux pleurs de ses yeux.

O l'amour des vingt ans irrévélés, pieux,  
Naïfs et étonnés ainsi qu'une aube humaine,  
Votre aurore naîtrait avec un chant heureux,  
Argentin et subtil hors des cloches sereines...

Cloches des cœurs d'Avril, des cheveux dénoués,  
D'or clair, et des pieds blancs parmi l'herbe des près,  
Et des corps triomphants de Nymphes apparues,

Chastes d'être l'Aurore, et chastes d'être nues...  
O Fontaine ! Et tandis qu'éclaterait l'éveil  
Tes eaux auraient déjà changé d'âme et de ciel.

### **LES DERNIERES FAUNESSES**

Il n'y a plus de Satyres en la Forêt,  
Il n'y a plus de Faunes en les fourrés.

Il n'y a plus de Centaures en la Prairie.  
Il n'y a plus de cornes fleuries.

Il n'y a plus que des hommes à la peau blanche,  
Lisse comme la moelle des petits animaux.

Et tu pleures avec moi, Mélanthis au pied double,  
Le sort joyeux de nos mères, ô Mélanthis !

Hélas sur nous, qui n'avons point connu les gais cortèges,  
Bacchus avec Silène et tous les grands satyres !

Nous contenterons-nous avec les boucs ? Mais rien  
N'habite plus, qui soit divin, le mari de la chèvre,

Et les cornus regagnent le soir leurs étables.  
En vérité, la paresse des hommes a gagné les bêtes,

Et ton sang et le vin, ô Bacchus l'ont séché  
En la grappe et dans les artères de la vie.

Alors Mélanthis, toutes deux filles de la même mère  
Et habitées d'une même mélancolie,

Ivres du regret nous irons ensemble au long des montagnes  
Faire entre les troncs des vieux arbres

Errer les dernières Faunes...  
Parfois, à l'heure de midi, trop douloureuses

D'appels inécoutés à l'Eros inconnu,  
Nous recréerons l'une après l'une

Et l'une pour l'autre  
Tous les jeux préférés de Silène et des Faunes.

### **DANSE POUR LA POMME D'OR**

Je danse la pomme d'or tombée sous l'arbre,  
Je danse la pomme d'amour.

Ils l'avaient oubliée, les cueilleurs de pommes,  
Ils l'avaient oubliée, l'unique.

Elle rougissait pourtant au bout de la branche,  
Si jeune et toute arrondie...

Les mains des hommes s'empressaient à cueillir ses sœurs,  
Les mains secouaient exactement toutes les branches.

Et il y avait comme un bruit de sauterelles,  
Comme de toutes les sauterelles du désert.

« -Toutes les pommes d'or ont chu, dru, drues –

« Toues mes sœurs ont rougi le sol.

« Les voix des cueilleurs riaient à plein gosier...

« Et puis toutes les voix avec mes sœurs s'en sont allées.

« Je n'ai plus entendu de pas sous l'arbre.

« Les branches ne se sont plus agitées...

« Ils m'ont oubliée, les cueilleurs de pommes !...

« Rouge d'amour je pesais à la branche !...

« Rougissante à la branche, un oiseau s'est posé :

« Un oiseau m'a délivrée. »

Je danse la pomme d'or tombée sous l'arbre

Et maintenant, sous l'arbre je la ramasserai.

Ils l'ont oubliée au bout de la branche, la rougeoyante.

Les cueilleurs de pommes l'ont oubliée :

Mais Nausicléa la trouve.

### **THAIS AUX MAINS**

Mes Mains ! Mes Mains ! Choses de toutes les plus belles,

Je vous revêts, mes jeunes mains,

De vos bagues d'or tors et d'hyacinthe et de perles.

Mes mains, je vous délivre du poids des bagues.

Je vous pare d'un seul bracelet :

Onyx ou tiède ivoire.

A présent, vous êtes toutes nues

Dans la chaleur ardente du soleil...

Vous êtes d'une matité moite.

Vos fines veines bleussent comme des turquoises,

Et votre paume est rose comme

D'une clarté intérieure

Quand je vous dresse haut dans l'Astre,

Frêles et droites.

Mes Mains ! je fais perler au long de vous l'eau lisse,

Goutte à goutte,

En perles qui roulent :

Vous êtes la conque, ô mes mains.

Mes Mains, je prendrai les rayons marins

Des couchants de pourpre, et vous serez, mains,

Le crible de l'or

Des soleils marins.

Mes Mains ! je caresserai les fruits tièdes,

Les pommes de velours,

Celles du rouge métal,

Les lisses, les rugueuses, les douces,

Et leurs pulpes de lait, d'opale et de vermeil :  
Mes mains, vous serrez toutes les corbeilles !  
Mains ! Mains ! je toucherai les panthères et les colombes :  
Vous serez le baiser qui protège ou qui dompte.  
Je toucherai la graine féconde, et le sol s'entr'ouvrira  
Sous les épis lourds et les thyrses.  
Je toucherai les espèces consacrées... et la sagesse  
Viendra de vous jusqu'à ma voix.  
Mains, caressantes Mains, de vos deux paumes calmes  
J'effleurerais les yeux que mon cœur désolait,  
Et vous serez cette langueur et cette paix  
Sur qui ruisselleront de longues, lentes larmes...

### **DANSE AMAZONEENNE**

Je lance la flèche rapide. Je la lance.  
Va !

Une autre flèche après la flèche. Rivalisez.  
Au but !

Autre flèche. Autre but. Encore une. Encore  
Un !

Phèdre-Artémis, les cœurs humains, vous vise et vous prend pour ses  
Cibles.

Une autre flèche ! Un autre cœur. Une flèche neuve, un plus ferme  
Cœur.

Luttez en vain, jeunes vainqueurs. Phèdre vous provoque  
Et vous lasse.

Vous fuyez ? Ma course s'élançe, vous rejoint, vous barre d'un pas  
La route...

Cypris ! Cypris ! Les cœurs humains  
Sont de petits animaux vains.

Mais à ton tour soit provoquée. Te déroberas-tu,  
Déesse ?

Un mortel ou un dieu missionné par toi,  
Adonis même,

N'osera-t-il affronter mon carquois  
De chasserresse ?

Cypris ! Cypris ! Phèdre-Victrix

Te défie.

Cypris, mère des maux par qui les cœurs sont faibles,  
Défi !

A toi cette flèche vive, prompte et acérée comme l'élan de tes  
Désirs...

Ah ! Ah... je fléchis... Ciel ! je suis  
Blessée...

Ma propre flèche, ainsi qu'un désir acérée  
S'est retournée...

C'est ta main, Phèdre assassinée,  
Qui la retrouve dans ton sein...

Ah ! perfide déesse, Aphrodite exécrée,  
Mes yeux ont rencontré les larmes de Thésée !!

#### **DANSE PRIAPIQUE**

Priape, je t'ai volé une figue,  
Je suis entrée par l'olivier.

La branche dépassait la clôture,  
Mes bras ont enlacé la branche,

Mes genoux souples m'ont déposée  
Dans ton verge, Priape, dans ton verger.

Je t'ai volé une figue, Priape,  
Je t'ai volé une figue.

Et maintenant je mange la figue,  
Et je te jette au nez les peaux, la queue et les pépins.

Hé ! Ho ! Priape, hé...  
Ah ! Dieux... le fils de Théophile avec l'esclave !

Priape, Priape, laisse-moi sauve  
Je te donnerai une autre figue

Si tu me caches derrière ton socle,  
Cher petit Priape !

Détourne leurs pas, Solitaire ! Eloigne-les...  
Ah ! ils passent... ils vont passer...

Ils sont passés ! Je tremble comme la feuille.  
J'ai senti le vent des coups de bâton.

A présent, Priape, car je suis pieuse,  
J'entourerai de mes genoux souples ton socle.

Un pied sur une grosse pierre, mes bras  
A tes épaules, un talon sur ton dos,  
Nanno te donne la figue promise.

## ROSES

Bon Jardinier, cueille pour moi toutes tes roses...  
Mêles-y des branches de myrthe et de laurier.  
Je formerai avec celle-ci des guirlandes,  
Avec celle-là des couronnes et des bouquets.  
Ceci pour mes cheveux. Voici pour vous,  
Mes lèvres. Voici celle d'or de ma ceinture.  
Je mettrai ces rouges dans les vasques,  
Elles émergeront de l'eau transparente.  
J'effeuillerai ces autres parmi les fruits  
Et sur les corbeilles et les peaux de bêtes.  
Ces roses pour l'Adonis du seuil. – Ces roses  
Pour la table où seront les trois coupes. Ces roses  
Pour la lampe qui veille au-dessus des chevets.  
Quant à celle-ci, cueillie solitaire sur le rosier,  
Dans quelque vase précieux, pure et lointaine,  
O Naucritès ! qu'elle symbolise ton amour.

## THAIS AUX YEUX

Quel triomphe, ce soir, t'égale, ma Victoire ?  
J'ai foulé de mes pas le sol de tous les dieux.  
Mes yeux d'amour vous êtes beaux comme des phares !  
J'ai dédié à l'Amour ce poème : Mes yeux.

Pour ces vainqueurs vibrants de toutes les fanfares  
Quels ors seront trop purs, quels vins trop généreux ?  
Quelles fleurs trop de chair, et de pourpre, et d'ivoire  
Parsèmeraient les lits du festin et des jeux !

Vous qui viendrez, trouvez des parfums symboliques.  
Inventez des bijoux, des bandeaux inédits...  
Soyez couverts de rutilances magnifiques  
Que donnent les satins, les bronzes, les rubis...

Que coulent tous les vins pour toutes les ivresses !  
Que les sens par tous les efflux soient enchantés !  
Que toute la nature et toute la jeunesse  
Rivalisent avec toutes les voluptés...

Moi, d'avoir contemplé tout l'amour de la terre,  
Exultante au miroir, les avivant sans fin,  
Mes Yeux seront remplis d'une telle lumière  
Que de tant de splendeurs je n'apercevrai rien...

### **DANSE IMPUBERE**

Jeune fille qui marche nue,  
Tu étires  
Et tends tes bras vers plus de soleil  
Dans le zénith,  
Et les replis comme pesants de trop d'efforts  
Sous la tête,  
Dans tes cheveux souples.  
Ton corps se tend dans le soleil.  
Tes yeux dardent dans le soleil  
Leur regard préhensif.  
Tes seins boivent la lumière du soleil,  
Si frêles,  
Et condensent sa lumière  
Pour le jour où ils la dispenseront à leur tour  
En lait tiède...  
O Jeune fille ! qu'ils se tendent,  
A ton midi, sur deux bouches jumelles !...  
Tu avances, à présent,  
L'une après l'autre,  
Avec lenteur,  
Nerveuse et lisse  
Ta jambe souple  
Et tu marches avec lenteur,  
Toute étirée et souple  
Dans la lumière et le parfum des fleurs...  
Et maintenant, jeune fille,  
Maintenant, à ton cœur.  
Etire ton cœur dans ta poitrine,  
Etire ton cœur  
Et dans le déchirant soupir de ta voix neuve,  
Jette par trois fois, et par trois fois jette à nouveau  
L'appel vers l'idéal amour  
Après l'idéale offre d'amour.

### **NEREIDE**

Viens, Tritéis. Il y a des lits de goémons.  
Tous les petits poissons, qui sont  
Les mouches de la mer,  
Et les petits poulpes, qui en sont les moustiques,  
S'approchent de la côte, car c'est l'heure  
Où de chaque terrasse et des barques fleuries  
Et des promontoires,  
Les esclaves des Athéniens  
Et les jeunes filles esclaves  
De l'amour attendu  
S'occupent à jeter des bribes de repas  
A la vermine de la mer.  
Viens, Tritéis. On sera bien.  
C'est l'heure où les algues sentent bon.  
C'est l'heure où les pourpres du couchant  
Pénètrent dans la mer et font les grottes roses.  
C'est l'heure où les mouettes commencent à jacasser,  
Filles de l'écume.  
Viens, Tritéis. Les heures de l'amour  
Sont passagères, et cette heure  
Est celle, par excellence, de l'amour...

Mais non. Tu cherches, à jamais,  
O fille ingrate de l'onde  
L'amour à jamais prohibé,  
Et ton flanc onduleux et double  
Hante les rochers et les côtes des îles  
Dans l'espoir chaque jour, chaque nuit, à chaque heure,  
D'entrevoir l'enfant nu qu'honore Amphitrité...

### **HIPPONA**

J'ai mis une robe plus bleue que le clair du jour.  
Maintenant je m'assieds en mes poses joyeuses.  
Mon corps est doux et tiède en la tiédeur de l'air.  
Je n'ai gardé que mes bijoux d'amour...  
Me voici toute, toi qui m'aimes,  
Me voici toute et douce, pour  
Que tu joues  
Avec mes jeunes formes...

Mais non. Laisse-moi. Je suis lasse.  
Celle que l'esprit garde est à jamais, ô toi  
Qui m'aimes,  
Lasse de trop d'amour,  
Et de trop de rêves d'amour,  
Et dans les chères solitudes

Lasse même du don de ses béatitudes,  
Car le divin poème est un fardeau si lourd...

Serre ma tête dans tes bras,  
Laisse ma tête reposer sur ton épaule.  
Ma tête est si lourde à mes bras  
Et à mes épaules  
Que je ploie,  
Ma lourde tête,  
Sous ton poids...  
Car la femme qui porte à sa hanche appuyée  
La lyre où Apollon guide ses frêles mains,  
Condamnée à jamais aux tourments surhumains  
N'est plus qu'un front pesant sur une chair brisée !...

### **DANSE EN L'HONNEUR DE CYPRIS UNIVERSELLE**

Je ne suis que tendresse et prodigalité.  
Mes bras se tendent tour à tour  
Vers vous, les roses embaumées,  
Vers toi, mon amant bien-aimé,  
Vers les femmes aux lèvres douces,  
Vers toi, Pensée...  
Mon amour est l'amour intégral de l'amour.  
Oh ! que j'aime ! Mon cœur est lourd  
De trop d'intégrales amours...  
J'aime tout ce qui est caressant de la vie.  
Ma passion d'aimer étreint, inassouvie,  
Et enlace et désire tout à en mourir,  
Des yeux, des sens, des mains et des lèvres ravies.  
Mon baiser d'un instant est un baiser total.  
Mon cœur, dix fois le jour prêt à se trouver mal  
Du parfum d'une fleur, du regard d'une amie,  
Du zéaiement joyeux d'un enfant, ou du cri  
D'un oiseau qui pépie en s'envolant du nid,  
De l'œil fixe d'un chat apte à me juger l'âme,  
Du décor merveilleux tout-à-coup rencontré,  
Du soleil qui j'évoque en les pays rêvés,  
De toi, parfois, douleur qui enchante et qui blesse  
Mystérieusement mieux que nulle caresse,  
Du passé, du présent, surtout du présent cher,  
Voluptueux, innombrable comme la mer  
Avec ses millions de bouches trop offertes  
Qui vous saisissent, vous retiennent, vous appellent,  
Du Présent, avec ses sens inassouvissables :  
Mon cœur, à tous moments plus las, mon cœur si lourd,  
Mon grand cœur insondé jamais ne se repose  
D'un amour qu'aussitôt par l'amour d'autres choses,

D'autres nids, d'autres fleurs, d'autres femmes... l'amour  
D'autres décors, d'autres pensées et d'autres roses...  
Ou que par le retour au seul, en mon amour,  
De tous les êtres, qui n'a point lassé l'amour.

### **CELLE QUI N'A POINT AIME**

Je te voue, ô pavot som[m]jifère, le seuil  
Où sur la mosaïque et sur les plafonds pâles  
La fleur chère à Morphée entreclôt ses pétales.  
Je te voue, ô pavot qui cours autour des plinthes  
La fraîcheur des étés et l'ombre des midis,  
La tiédeur du feu de bois sur l'hiver hâtif,  
Et l'aurore irisée et les bleus crépuscules  
Pour qu'ici d'où l'amour bien-aimé se bannit  
Sans en avoir connu les parfums en le lit,  
L'huile odorante en les lampes à point voilées,  
L'âtre joyeux et bon, les fleurs, les lins choisis,  
Les désirs vigilants à tous les coins blottis  
Et les soupirs cachés à tous les angles d'ombre,  
Le sommeil vienne et règne ainsi qu'un dieu jaloux.  
Et je te voue encore, ô pavot sombre et doux,  
Le seuil, avec sa pierre étroite et lumineuse,  
De ma pensée aux déchirants appels lassés,  
Pour que ta graine y glisse et y sème l'effet,  
Pavot, de tes vapeurs à jamais lénifères  
Et pour qu'après Morphée un dieu plus absolu  
Pénètre, l'huis battant, dans la maison ouverte.  
J'ai vu tourner l'aile saignante des colombes.  
Il y avait un fou armé d'une fronde.  
Ouvrez le seuil d'où part l'espoir inentendu,  
Et semez des pavots sur l'amoureuse tombe...

### **HYPISIS**

Puisqu'il tonne et que l'eau transperce [t]a tunique,  
Viens, petite. Il y a place sous le manteau  
Que m['] a prêté Codron en me présageant ta rencontre.  
Il riait... Dép[ê]che-toi donc,  
Il pleut sur moi,  
Je suis transie et tu grelottes,  
Mais je ne sais pas si ce n'est que de froid.  
Oh ! enveloppe-toi mieux, comme tu trembles !  
Passe ton bras autour de mes reins,  
Je serrerai les pans sur nos doubles épaules  
Pour que l'eau ne pénètre pas...  
Jolie,  
Ta petite épaule ronde !

Quel âge as-tu ? Quinze ans... Tes seins  
Sont déjà potelés et sont doux comme des oiseaux.  
Ton nom ? Hypsis ? Parle moins bas...  
Hypsis, tes yeux sont grands comme s'ils avaient tout l'effroi  
Des yeux humains ouverts sur la porte de l'au-delà.  
On n'entend point ton pas que tu mesures sur mon pas,  
Mais on entend tes dents  
Et on croit entendre le tremblement  
Dans ta tunique détrempée  
De ta peau qui est timide et qui est chaude  
Comme celle d'un petit enfant.  
Marche plus vite, marche vite.  
Voici le temple, voici la jetée et la borne,  
Nous arrivons, nous arrivons.  
Cours un peu : Tu vois la maison  
Qui porte deux terrasses rouges  
Croulante sous les fleurs et que gardent des paons ?  
C'est là que je demeure et que m'attend Codron.  
Tu vas entrer, ne dis pas non,  
Tu revêtiras en partant  
Une tunique sèche et des sandales neuves  
Pour que ton père ne s'emporte,  
Et que ta mère ne s'émeuve...  
Mais avant, - monte les trois marches,  
La pluie redouble !-  
Tu viendras, et l'esclave apportera le feu  
Clair en le bronze,  
Partager ma couche, ô Hypsis,  
Petite fille aux seins doux comme des oiseaux,  
Comme tu partageas en route le manteau.

## HIEMIS

Donne-moi, mon amant, des baisers doux, ce soir,  
Ainsi que des langueurs de palmes  
Et des bontés de reposoirs.  
Donne-moi des baisers qui soient comme des cygnes  
Glissant autour du petit temple de l'Adonis,  
Comme du soleil matutinal  
Au trave[r]s de la colonnade,  
Comme au pied des grèves les sables  
Et des mouettes sur l'horizon.  
Donne-moi de longs baisers chauds et graves.  
Qu'importe l'hiver, dehors, qui larmoie ?  
Donne tes baisers, pour qu'il[s] soient encore  
L'écho de la joie  
Et des étés d'or !...

– O l'été ! O l'été ! O l'été ! O l'été !

Où t'en es-tu allé pourrir, l'été passé,  
Comme un cadavre au fond d'un étang d[e]sséché ? –

Donne-moi, tout ce soir, des baisers chaud[s] et doux  
Et graves comme des langueurs de palmes !

### DANSE SUR LE LAMPETEION

Mes sœurs, vous qui passiez comme s'ouvrent les roses,  
O mes sœurs de baisers, de sourire et d'orgueil,  
Je tremble en soulevant par delà toutes choses  
Sur vos fronts d'ombres votre voile de cercueil...

O mes sœurs ! seins en fleurs ! yeux de triomphe ! lèvres  
De toutes les douceurs ! Vous l'exaltation  
Du soleil ! la raison du monde, vous la fièvre  
Et le breuvage, vous le fruit de la saison.

Pour la faim, vous le chant des oiseaux, vous les femmes,  
Je me penche à genoux sur l'heure où je descends  
Après vus, ô mes sœurs-fantômes, mes sœurs-âmes,  
Sans répit, pas à pas, inéluctablement.

Je me penche sur l'heure où vous êtes entrées,  
J'y cherche votre empreinte et ne la trouve pas.  
Hélas ! pas un sillage et pas une pensée ?  
Plus un seul remous d'onde ou un seul bruit de pas !

O Colline ! Je suis comme un Christ aux outrages  
Dressé sur l'ossement du père des humains.  
O Colline qui vis les pas sans lendemain  
De Sapho s'éloigner vers la rive inconnue  
D'où le rocher leucatéen perce la nue,  
Souviens-toi... Je regarde avec toi dans les âges...  
Revois... les onze jeunes Filles... luth en mains  
Celle, debout, qui porte un dieu dans sa poitrine,  
Et les chants, ah ! j'entends ! qui montent, surhumains  
De la bouche et des doigts de Sapho la divine !...  
Revois ! Revois ! Je m'agenouille. Je suis là  
Collant à ton sol nu mon oreille expirante...  
O Colline ! J'entends les onze voix qui chantent,  
Et celle qui se tait baise son luth des doigts.  
Revois ! l'enchantement se précise et j'écoute.  
Le Passé se répète ainsi qu'un bruit de pas  
Sonores, dont l'écho, du temps, parvient à moi...  
J'entends... voici danser les onze jeunes Filles.  
J'entends ! voici parler la longue voix du vent  
Au palpitant éveil des onze lins flottants...  
- Est-ce vrai qu'il était si pareil, ô Colline ?  
Colline, d'où vient[-il], des échos répété

L'appel de cette voix mille fois qui sanglo[t]e ?  
Phaon ! Phaon ! J'entends la barque au loin [, j'entends]  
J'entends la ch[u]te des trépieds [sacrés]... J'entends le long  
Frémissement, ô dieux ! d'une terre maudite  
Sous le feu répandu qui tombe et qui s'étend,  
Et sous les cris de mort d'un peuple qui s'irrite !...

O la dernière nuit dans le manteau serein  
De Séléne qui luit sur l'ultime cantique !...  
Les flots se sont ouverts au double choc divin.  
O Colline ! par l'immarcessible chemin  
De la gloire immortelle à ses pas survenue,  
Dans quel triomphe d'or s'est ouverte ta nue ?  
O Colline, réponds ! Qu'est-elle devenue  
La divine, la Muse au luth éburnéen  
Que pleurent à jamais les ifs et les troènes  
Sur ton flanc, ô le Golgotha de Mytilène ?

Plus un son. Le seul vent qui monte de la plaine  
M'apporte le parfum de roses par centaines...  
-O de tous les rosiers de toute Mytilène,  
Les âmes de mes sœurs, sont-ce donc vos parfums ?...

### **ROSES POUR LE DIEU**

Solitaire attentif sur ton socle rongé,  
A l'ortie, au chiendent tenace, au mulot preste,  
A la main des enfants tentés par le verger  
A celle des passants par le parfum des roses,  
Au vagabond rôdeur, au chien qui veut entrer,  
Aux filles que poursuit un malin chèvrepiéd  
Aux sauterelles et aux faunes,  
Priape ! Je t'apporte un merveilleux votif  
De roses en guirlande à mes bras,  
Large et lourde  
Et longue et si souple  
Que j'en entourerai ta colonne deux fois  
Comme un vaste collier tombé de ton épaule.  
Que tu es paré, Priape !  
Que tu es paré !  
Salut, dieu du jardin, dieu couronné de roses,  
Dieu revêtu de fleurs du faite jusqu'au pied !  
Salut, cher dieu ! Je t'ai donné  
La moitié des splendeurs qu'écloso la journée.  
Et à présent, tu souris, ô Encorné  
A la fontaine, et au sentier,  
Et à cette abeille étonnée,  
Toute étonnée que tant de miel,  
Que tant du parfum des rosiers  
Et que tant de la butinée

Ce soit sur ton pied creux qu'il les faille chercher  
Pour la première fois de toutes les années...

### **DANSE A LA SOURCE**

J'ai mis l'argile sèche au cœur de la fontaine  
Et mon bras alourdi la redresse avec peine.

J'ai soulevé l'argile fraîche au ton vermeil  
Et mon bras triomphant la dresse en plein soleil.

Tout le long de l'argile rouge, en gouttelettes,  
La fontaine cascade et perle, lisse et nette.

Et chaque goutte, lisse et nette, en le soleil,  
Argile, garde encor de ton reflet vermeil.

J'ai mis l'argile claire et j'ai mis la fontaine  
Sur ma hanche docile et l'emporte sans peine.

Et de ma hanche, à chaque pas, souple et vermeille,  
Glisse, argile et fontaine, et roule en le soleil  
Une perle, le long de moi, jusqu'à l'orteil.

### **STIPPE POUR HYPATHIE**

Je meurs satisfaite des dieux.  
Les grands dieux avaient mis en mes lèvres  
Leur pourpre,  
Et leur gloire dans mes cheveux  
Et la tiédeur des matins d'été  
Sous ma chair tendre comme la rosée.  
Et ils avaient mis dans ma pensée  
Un reflet de la toute puissante sagesse  
C'est pourquoi j'ai voulu,  
Par ces vers funéraires  
Ainsi que par mes chants prononcés  
Ou tracés sur les parchemins inusables,  
Leur rendre la gloire d'une œuvre parfaite  
En la créant immortelle.

### **STIPPE POUR TERIDAE**

Hier encor radieuse en l'or de ma chevelure  
Et impératrice en ma stature  
Et l'égale du monde, en mes yeux palpitants,  
D'avoir frémi [aux] sept fois, sept désirs,

Moi, moi Tériadaé, je gis ici.

Passant ! ne poursuis pas, si tu crois aux maléfices ;  
Mais plutôt, incliné sur mon sépulcre, compte  
Le nombre de mes ans, et le nombre des jours  
Qu'ont formés, fauchés en leur gloire, mes jeunes ans.  
Le nombre des jours d'or de mes beaux jeunes ans  
Est innombrable comme les vagues de la mer  
Qui me pleurent – écoute plutôt !... – et comme les feuilles amères  
Des deux pins parasols qui m'ombragent  
Moi, Tériadaé, à jamais du monde arrachée...  
Et il égale, le nombre de mes jours d'or,  
Celui de la multitude de mes amants.  
Dis à présent s'il est possible que ma mémoire disparaisse ?  
Passant, va et songe à moi en t'éloignant.

### **DANSE CLAUSTRALE**

Mes sœurs avez-vous entendu  
S'éteindre doucement les roses  
Dans un grand soupir éperdu ?

Avez-vous, dans le cœur des choses  
Entendu le doux glas des roses ?  
Leur avez-vous dit l'adieu dû ?

Avez-vous, mes sœurs, entendu  
Nos larmes et le glas des choses  
Pleurer avec la mort des roses

Tous les baisers qui ne sont plus...

## TES VERS

De leurs yeux sans regards les pâles  
Danaïdes  
Versent le flot de leurs langueurs  
exaspérées  
Dans le tonneau sans fond des amours  
inutiles...

*Vous qui lirez, ceci n'est pas  
Une histoire de vieille femme,  
Hystérique,  
Avec des joues et des seins lâches  
Et avec des désirs qui s'épuisent  
En appels d'habitude et de stérilité,  
Qui font peur aux jeunes hommes  
Et horreur aux jeunes filles.  
Ceci n'est pas une histoire  
De vieille femme et de petite fille,  
Un sinistre conte à dormir debout  
Comme il y a des contes  
Et comme il y a des..... femmes.*

*Vous qui lirez, ceci est un sourire  
D'avant-été  
Vermeil et lisse ;  
Un fruit, les pétales tombés, déjà noué ;  
Une brassée de fleurs pas encore cueillies ;  
Un défi à la routine et à la jalousie ;  
A la si monotone vie pareille, une ironie ;  
A celui qui dit « moi, le maître » un clair « crois-tu ? » ;  
Et un long, un pitoyable et un dédaigneux  
Mépris un peu honteux  
A tout ce qui suppure et ment, en certains yeux  
Même pas vicieux : pauvres,  
Pauvres dans leurs corps,  
Et noirâtres,  
-Pas même noirs !-  
D'esprit et d'âme...*

I

Prends la tapisserie et moi mes pages blanches  
Et tandis que je cherche à fixer mes pensées,  
Dessine point par point dans la laine irisée,  
De grandes fleurs sur le métier où tu te penches.

Depuis que tes pieds chers ont franchi sur mon seuil  
Les colombes de stuc et les lys accouplés,  
Le bruit de tes chers pas et de tes voiles frais  
Silencieusement a comblé tous mes deuils...

O petite, un grand calme a succédé aux larmes...  
J'en aime au fond de moi ta vigilance ailée,  
Et sous le parfum pur de tes douceurs zélées  
Je ne sais même pas, s'ils sont, quels sont tes charmes.

Je sais uniquement que tes pas sont ici,  
Qu'ils vont autour de moi, silencieux et clairs,  
Et leur résonnement dont tressaille ma chair,  
Qu'il passera des jours avant qu'il soit fini...

—

Elle est entrée un jour ici tout doucement,  
Disant : « Veux-tu de moi ? Tu verras, je suis sage,  
« Et je suis la plus douce, et pour double présage  
« Prends mon collier de nacre et mon crayon d'argent.

« Prends aussi cette rose. Elle est tendre et pourprée  
« Et son parfum rayonne et caresse humblement ».  
Or je pris de ses doigts le lourd crayon brillant  
Et je mis à mon cou les perles azurées...

Mais en tendant la main, la fleur s'est effeuillée.

—

« Je rêve de t'avoir ici un peu longtemps,  
« Un monde !... Et que tes yeux errent tranquillement  
« Sur tout ce qui, de moi, s'en vient donner aux choses  
« Leur âme d'or brutal et leur doux cœur de roses.

« Je rêve de ta main touchant mes reposoirs  
« De silence et de flamme intérieure aux soirs ;  
« De tes regards distraits au fil de mon ouvrage ;  
« De tes doigts effeuillant mes livres page à page,  
« Et de tes yeux lisant mes vers demi-tracés  
« Où ton amour, comme dans un grand bois épais  
« Perça des chemins creux et de larges futaies  
« Avec, de place en place, un nid [d]'herbe pour fées »...  
— Et calme, de tes mains et de tes lèvres nues,  
Fermant mes deux yeux d'âme en un long geste pur  
Pour chasser à jamais le pervers et l'obscur,  
Calme, avec tes yeux clairs et sur mes lèvres tues,  
O chère ! tu pleurais de te sentir élue...

—

Tu es venue... Aimera-t-elle ? Un dieu  
M'a promis, au premier de leurs regards, ces yeux,  
Tes deux yeux bleus,  
Ton rire de soleil et tes lèvres...  
Aimera-t-elle ?...  
Il y a des clartés neuves dans la maison.  
Tous les bonheurs de la saison  
Naissent avec des jeunes ailes.  
Pour qu'elle soit heureuse et pour qu'elle se plaise  
Il y aura des fleurs  
Au creux des vasques,  
Au col des vases,  
En ses cheveux  
Et sur les tables.  
Pour qu'elle soit heureuse,  
Il y aura des poissons d'azur,  
Des oiseaux blonds, un grand chien roux  
Dans la fontaine, sous les arbres  
Et dans le parc  
Sonore et vaste,  
Et pour qu'elle se plaise il y aura des chants  
D'oiseaux et d'instruments dans la fraîche maison.  
Aimera-t-elle ? Les doux sons,  
Les petits cœurs des choses bonnes,  
Et ces mille douceurs de chacun des instants  
Feront-ils qu'elle reste et que son cœur se donne ?  
Hélas, aimera-t-elle ? Et, mon joyeux espoir,  
Rirons-nous de plaisir aux soirs d'été,  
Aux prochains soirs ?...

—

La nuit, ô mon amie, erre autour de nos doigts...  
Donne ton front, toute alanguie et défaillante...  
Ne parle pas ! Ta jeune âme presque ignorante,  
Ton âme minuscule est encore sans voix.

Reste ainsi. Ton corps long pantèle, un feu farouche,  
Sous l'effort de tes bras tendus et frémissants...  
Tu trembles du désir comme une chienne enfant...  
N'approche point, pourtant, tes lèvres de ma bouche !

Cruellement, sans rien omettre, mot à mot,  
Pour ton âme incertaine et ta révolte brève  
Toi qui ne sais encore parler nul de tes rêves,  
J'éclairerai ta chair à ton cœur en sanglots !

La nuit, ô ma petite effrayée et dolente,  
Bercera sur mon sein ta tête sans baisers.  
Les parfums d'alentour te suffiront assez...

Moi je regarderai dans la paix nonchalante  
Se perdre sur la mer des étoiles filantes.

Dors, ma petite... rêve aux anges, rêve aux lis...  
Ta pauvre tête est lasse et ta chair est brisée...  
Donne tes deux bras nus aux mains inapaisées,  
Pose sur moi ta tête et rêve aux paradis.

Ta pauvre tête est lasse et ta chair est brisée.  
Sous de grands arbres, il y a des oiseaux blancs.  
Donne tes deux bras nus aux mains inapaisées...  
Il y a des nénuphars blonds sur les étangs.

Sous de grands arbres, il y a des oiseaux blancs.  
Une ange te ressemble et module un cantique.  
Il y a des nénuphars blonds sur les étangs.  
Les nuages aux cieux font un bruit séraphique.

Une ange te ressemble et module un cantique,  
Des baisers survenus sont des ailes de paix.  
Les nuages aux cieux font un bruit séraphique.  
Une source d'argent lave tous les péchés.

Des baisers survenus sont des ailes de paix...  
Oublie et joins tes cils sous leur chaste envolée.  
Une source d'argent lave tous les péchés.  
Il n'y a plus de moi que mes tendres pensées !

Oublie, et joins tes cils sous leur chaste envolée.  
Un grand parterre de fleurs roses est ton lit.  
Un petit enfant nu tend ses bras et sourit.  
Il n'y a plus de moi que mes tendres pensées...  
Dors, ma petite... rêve aux anges... rêve aux lis...

Te s yeux soudain grandis d'une muette flamme  
Fixent intensément l'espace indéfini  
Quand ton âme albinos, ta toute petite âme  
Croit entrevoir la mienne émue, et qui sourit.

Avec de grands effrois de transgresser les rites,  
Tes regards loin de moi, grave, le front baissé,  
Comme aux marches de ce tabernacle illicite  
Tu me parles ainsi qu'un ange doit prier...

... Et quand serrées au fond de je ne sais quelle heure,  
Après mes baisers lents, oppressés, douloureux,  
Toute ta chair m'étreint à grands sanglots heureux,  
O petite d'amour ! Sens-tu comme je pleure

De n'être pas toi-même, Infantine aux grands yeux,  
Et qu'au corps qui t'est cher ce cœur blasé demeure,  
Si las, si lourd, si morne à tes baisers joyeux...,

—

Dans l'air comme immobile et comme suspendu  
Nous irons à la nuit tombante errer ensemble.  
Sur un léger feuillage éperdument qui tremble,  
Deux petits oiseaux roux seront abattus.

Nous les écouterons agiter en silence  
Leurs ailes qui feront un tremblement fiévreux.  
Je te regarderai tout au fond de tes yeux.  
Je sentirai, malgré la nuit, leur défaillance.

Tu liras ma détresse à la tienne éveillée ;  
Ma tête appesantie un instant à ton bras  
T'apprendra le désir cruel qui montera...  
Et les oiseaux s'envoleront dans la feuillée  
Parce que nous diront des mots très chers, très bas...

—

Plus que ta pauvreté j'étais en dénuement  
Lorsque tu vins à moi, timide, avec tes rêves,  
Avec tes tendres mains et tes regards touchants,  
Et je t'ai reconnue, ô toute petite Eve.

C'est toi qui viens, semblable à mes jeunes ans blonds,  
Après chaque douleur de silence suivie  
Habiter les recoins mystérieux que font  
Quelques espoirs encor dans mon âme avertie...

Toujours la même... Humble et si douce au chaste front,  
Toute l'illusion en ta chair trop farouche,  
Tout le soleil de mai dans tes cheveux trop blonds,  
Tout le baiser à naître encore sur ta bouche !

Oui, je t'ai reconnue... et dans ton dénuement,  
Jeune être sans amour, sans toit et sans parents,  
Je t'ai trouvé si riche avec ta jeune vie  
Que j'ai cette fois cédé avec envie  
Au lâche et cher désir caressé si longtemps !

—

Serre-toi contre moi, ma petite. Il fait nuit.  
La bonne odeur de terre humide et de feuillage  
Monte, et voici la pluie et même un peu l'orage,  
Car il fait si lourd de détresse, aujourd'hui...

Songe à tout ce qui dort, songe à tout ce qui vit  
Si près, si loin de nous dans les cinq part[s] du monde !  
Songe à toute la terre infiniment féconde  
Et regarde nous deux, serrées en notre lit,

Si petit coin d'espace, à nous seules immense,  
Indifférent à tout excepté pour nous deux,  
Et, comme un nid d'oiseaux sur un roc hasardeux,  
Tout l'univers réel pour nos chairs d'indolence !

—

Mes jardins de Passy, mes chères avenues,  
Mes rues ensommeillées aux escaliers poussifs  
Rappelez-nous, plus tard, que nous sommes venues  
Promener tout le long de vous nos cœurs pensifs.

Ton parc, Trocadéro, très english-spokenable,  
Les quais balzaciens du presque Point-du-Jour,  
Où l'accostage, aux soirs, était peu confortable,  
Et toi, si calme rue aux Vignes, cher séjour,

Vieux Passy hugolâtre avec tes murs de mousse,  
La Muette perverse au coin du Bois hautain,  
Le mur du cimetière où s'entr'ouvre, si douce,  
La chapelle-boudoir de Renée Vivien,

Chers aveux, chers recueils, de nos [tendresses],  
Rappelez-nous un jour, quand nous repasserons  
L'une sans l'autre que c'est vous notre jeunesse,  
Dans ce décor snob et romance, – où nous aimons...

—

Si vous voyez passer en chemin les très blondes,  
Les très graves, les très subtiles en leurs yeux,  
Qui vont sans rien savoir des jeunes amoureux  
Ni des autres bonheurs qu'elles-mêmes au monde,

Ne venez point troubler leurs pas qui se cadencent  
Selon le même rythme et le même baiser ;  
Laissez leur geste lent et leurs doubles attraits  
S'éloigner mollement dans un transport de danse.

L'une a des voiles d'or, l'autre des voiles blancs  
Silencieusement qui mêlent leurs pâleurs,  
Et calmes elles vont, mêlant leurs cœurs fervents  
Dans la nuit qui descend avec mille lenteurs,  
Leurs parfums les suivant en sillage de fleurs.

—

L'étonnante poupée aux multiples coiffures  
Qui vient de To-Kio ou bien de Kio-To,  
Elle est là, sur ma table où son geste s'assure  
Avec des préciosités de Mikado...

Penchée, avec des pas qui sont comme des rites,  
Je vais la voir bouger minutieusement...  
Elle est née aujourd'hui. Elle est toute petite,  
Elle est comme un destin minuscule et charmant.

Je vais, - ne boude pas si je l'hospitalise,  
Son pays est celui où l'accueil rigorise, —  
Lui écrire un poème et la bercer un peu...

Puis nous l'installerons au fond du divan bleu  
Et toute cette nuit la petite poupée  
Dormira entre nous sans que rien de nos jeux

Puisse faire rougir sa face de mousmée.

—

— Ce matin de Paris arbore en ses jardins  
— Une atmosphère d'ors lavés de côte anglaise.  
Tes cheveux de Miss Helyett sont en satin.  
Tes doigts se sont tachés du jus des primes fraises.

Tout le printemps venu, magnifique et réel,  
Contraste avec la chambre où sont graves les livres...  
Fermes encor les yeux pour l'amour rituel...  
Tous les oiseaux du parc chantent qu'il fait bon vivre !

Les oiseaux soûls de jour, les parfumés sureaux,  
Le pas clair du passant sur la route plus nette,  
L'essieu du char et les colombes sans repos  
Qui plaignent leur désir, petit toit, sur ton faîte,

Tous les bruits de la vie et tous les bruits du jour  
Pleins de soleil levé dans le printemps en fête  
Vont servir à parer encore notre amour.  
Qui s'étire dans l'ombre en la chambre secrète  
Où les volets sont clos sur l'éveil du beau jour.

—

Promène tes longs doigts sur les touches nerveuses  
Et pleure avec Duparc les côtes merveilleuses  
D'où viennent les vaisseaux chargés de soie et d'or...  
Et pleure avec tes doigts les beaux pays étranges

Du cœur inaccessible à ton simple cœur d'ange,  
O petite qui chante et jase et qui t'endors  
Ayant, comme l'enfant, dit aux baisers : encore...

—

Va, je te mâterai si tu t'es révoltée.  
Que serais-tu sinon le plaisir acheté,  
La chose favorite et le charmant péché,  
Une heure de mes soirs tendrement désirée,

Mon esclave d'amour, comme tu l'as voulu ?  
Tu n'es rien que cela dans ta chair sans pensée.  
Viens ici. Lève-toi. Tiens ta tête penchée.  
Parle. Ris. Ces parfums sur mes mains... Encore plus...

A la face des jours à naître ou révolus,  
Nue en tes cheveux d'ambre et à jamais soumise  
Puérile d'amour qui traverse l'église,  
Tu n'es que mon désir, et tu n'es rien de plus.

—

Je veux rester ici tout ce jour, tout un jour.  
Je ne veux rien savoir d[u] tout que notre amour,  
Et que tu te dépense[s] et que je m'évertue,  
Jusqu'à ce grand sommeil qui nous prend toutes nues  
D'où le désir renaît quand nous nous réveillons.

Par la fenêtre il entrera des papillons  
Qui joueront dans un grand triangle bleu de France ;  
Dessous, le parc berceur rythmera la cadence  
De ses longs vernis bleus, de ses marronniers d'or,  
De ses petits sureaux d'élégie où s'endort  
Le rayon apaisé du lourd soleil de l'heure  
Qui sort en rond des ogives supérieures.  
On entendra japper le grand chien fauve et blanc.  
Tu fermeras les yeux pour que, par jeu d'enfants,  
Je prenne tes longs cils de mes deux mains tremblantes  
Et les rouvre pour voir monter tes larmes lentes...  
Et nous aurons des jeux de femmes et d'oiseaux...  
Puis je voudrais, après ce jour ardent et beau,  
Dans la nuit qui viendra, divinement obscure.  
Sortir, ayant enfin renoué nos ceintures.

—

Celles qui sont venues avant toi dans ma vie  
N'avaient ni ta pâleur ni ton regard d'enfant,

Ni cette fête de soleil à chaque instant  
Que tes beaux cheveux blonds font à ma rêverie.

Celles qui sont venues avaient l'une seize ans,  
Un œil noir d'espagnole et des lèvres pourprées  
Et l'autre un cœur si tendre et un corps si ardent  
Que j'en écoute encor le trouble en ma pensée.

Elle était pâle aussi, avec de longs cils d'ambre...  
Mais toi, quand tu parais en riant, dans la chambre  
Quelque chose de moi fond et s'anéantit.

Tu entres d'un pas lent. La lampe qui t'éclaire  
D'un feu fluide et sourd te baigne toute entière...  
Quand je rouvre les yeux, tu m'étreins. C'était la nuit...

—

Tu m'aimes... et voici, comme à ce jour d'aurore  
Où tes beaux seins joyeux se sont tendus vers moi  
Que mon cœur qui t'exalte et ma chair qui t'adore  
O bien-aimée en pleurs se détournent de toi...

Je veux fuir comme alors de pudique détresse ;  
Et le vrai couple humain, maîtrisant mon orgueil,  
Pendant que tu renoues, ma sœur, tes molles tresses  
Riant aux souvenirs de nos folles caresses,  
Promène par la nuit mon cœur dans un cercueil.

II

Vois les tâches de clair discrètement que font  
Les grès au long du parc et la jeune fontaine  
Que je scul[p]tai d'une main sûre et d'un cœur prompt  
Parce qu'elle est toi-même, ô dont mon âme est pleine.

La fontaine sourit, toi-même en tes yeux clairs  
Souriants et penchés sur son eau fraternelle  
Aux aspects, tout le monde du jour, par milliers  
Où tu restes semblable, immobile, éternelle...

Ah ! puisse le symbole où j'ai voulu près d'elle  
Tout au fond de la vasque et mes yeux sous ses yeux  
Garder à tout jamais mon empreinte mortelle  
Ne se démentir point à la face des cieux...

Car, visage d'amour et masque de prière,  
J'ai mis en la fontaine, à l'endroit du miroir,

Sous le propre regard de toi qu'on devrait voir  
Mon effigie exacte et de solide pierre.

Mes vers ont refléuri sur ma bouche en détresse  
Parce que tes bras nus le sont autour de moi,  
Et parce que ma chair frémit à tes tendresses  
Mon esprit intégral retrouve ses émois.

O petite, merci pour l'essaim magnifique  
Des fleurs et des oiseaux dans les nouveaux jardins !  
O petite d'amour reçois-en le cantique  
Et porte-le comme un reliquaire en tes mains...

Ceux qui sachant les lis perversement candides  
Verront tes mains dressées avec mon cœur pensant  
Où rayonne en feu clair ta volupté morbide  
Mêleront nos deux fronts dans un halo d'argent.

Et nous irons tranquillement l'une vers l'autre  
Pour quelques jours, pour quelques mois, pour quelques ans  
Sous l'envoutement cher des reflets de la lune  
Et sous le regard bref et troublé du passant...

—

O mollement enlace à ton corps ma pensée  
Dans la nuit descendue et le parc expirant  
Pour la danse lascivement accoutumée  
Et berçons-nous dans un tango agonisant.

Une supplique occultement occidentale  
Des banjos répétant angoissement leur ut  
Imprime ses frissons sur la nuit musicale.  
Laisse couler tes pleurs mystiquement sans but...

Enlace ta chair de paresse à ma pensée ;  
Penche-toi sur ma joue et tanguie abandonnée...  
Moi, dans la mort du rêve à force de langueur,

Je ne suis plus que votre corde exaspérante,  
Banjos de ce soir-ci qui pincez sur mon cœur,  
Goutte à goutte, votre ut de douceur torturante...

—

Pardonne, je souffrais. Le poète a ses heures  
De détresse féconde où nul n'est rien pour lui.  
Pardonne, je rêvais un poème... meilleure  
Que moi, moins égoïste, tu souris,

Tu me reviens, tes bras vont s'ouvrir... Non ta bouche  
A ce rictus honteux de l'ironie... O toi  
Si haute dans mon cœur et dans ma chair, pourquoi  
De quel droit, dans quel but ce silence farouche ?

Je t'ai trompée avec mon rêve ? Ah ! pauvre femme...  
Mais si j'ai pris tes yeux dans mes yeux, si parfois  
J'ai dressé dans mes mains, comme un joyau, ton âme,  
Ta petite âme d'enfant pure, si c'est toi,

Naïve et simple et bien esclave, toi la claire  
Et la si jeune, que j'ai choisie – ah ! ressens,  
Et fais encore ce don de toi : « Je te comprends ! »... –  
C'est que mon rêve intense aux sublimes chimères

Choisissait de monter sur des ailes d'un jour  
Plus haut encor, jusqu'à des cimes inconnues  
Au contact ignoré de tes fraîches mains nues  
Et n'en voulant devoir le don qu'à ton amour...  
Mais sans répondre, avec ce sourire toujours,  
Tu sortis ce jour-là et n'es pas revenue.

–

– Dors, ma petite enfant, comme si, blonde et frêle,  
Ta tête en sommeillant s'appuyait sur mon sein  
Et qu'un dieu fraternel t'apporte en ses deux mains  
Cette nuit-ci des rêves d'or aux grandes ailes...  
Dors, solitaire et calme... et songe si tu peux  
Aux heures où l'amour chaste et mystérieux  
Ramenait à mes pieds tes gestes de colombe,  
Et revois ce bonheur qui n'est plus qu'une tombe  
Comme au fond d'un désert quelque mirage ombreux...

–

Comme un chien suit et flaire une trace connue  
Je cherche dans le lit où tu n'es plus venue  
Le clair petit parfum de fauve et d'étranger  
Que tu laisses partout où ton corps a passé.  
La chaleur est de plomb et le ciel est d'orage.  
Je ne retrouve plus l'odeur de ton passage.  
Je ne sais plus l'endroit où tes bras se posaient,  
Je revois mal un geste où tu te complaisais,  
Une main sous la joue et le coude en arrière,  
Et je ne sais revoir que tes yeux de lumière  
Sous tes cheveux de fée aux clairs reflets...  
Quelle que fut ta robe, ô chère, à mon côté  
Tes cheveux te paraient comme pour une fête,  
Et le soleil dormait mollement sur ta tête

Bercé comme à chacun de tes pas cadencés...  
-Je recherche ta trace et ne puis la trouver...  
O ma petite enfant très aimée et lointaine,  
Reviens, hélas ! je suis si seule avec [m]a peine !...

—

Peut-être était-ce mal ? Qui juge ceux qui s'aiment ?  
Peut-être cet amour était-il prohibé ?  
C'est peut-être pourquoi je vais, ô Niobé,  
Portant ces deux fils morts, ma joie et mon poème ?

Peut-être nos baisers, était-ce un sacrilège ?  
Je ne sais plus. Pourquoi serait-ce un mal ? Je sais  
Que les fleurs seulement parlaient mieux de l'été,  
Le lait de son herbage et nos seins de la neige...

Je sais que chaque chose était plus belle *après*,  
Que les couleurs étaient plus vibrantes, que l'heure  
Était plus courte... c'est tout ce que je connais,  
Et qu'alors je [vivais], et qu'à présent je pleure...

—

Elle est partie. Un dieu avait maudit cette heure.  
Je crois à tous les dieux comme à tous les destins...  
Quel est celle de vous, dans ma chère demeure,  
Mes idoles, qui mit cette mort en mon sein ?

Quel dieu n'ai-je prié selon ses propres rites ?  
Toi, paré de mes mains ? Toi, payé ton poids d'or ?  
Toi, le dernier venu ? Vous deux ? Ou toi encor,  
Pétri de ma pensée, ô mon favori mythe ?

Hélas, je sais lequel. Celui qui n'est plus là,  
Celui qu'avant de disparaître elle emporta,  
Pieusement, avec des gestes de prêtresse...

Ils sont allés tous deux rejoindre, je le sais,  
L'un guidant l'autre, qui le porte et le caresse,  
Celui, traître deux fois, qui me l'avait donné.

—

Ton désordre d'Espagne exalte autour de moi  
La mantille et le peigne au bruit des castagnettes.  
Tes roses des cheveux s'accrochent trois par trois.  
Stella Sera ! Danse, perversément coquette...

Vingt amoureux sont à ta porte... Lasse et belle  
Ton souffle rauque atteint ma bouche à chaque pas...  
Dans encore le fandango, Stella Sera,  
Et fais jouer très haut tes jupes de dentelle...

Plus fort ! Cambre le torse et fait tes deux longs seins  
Sauter sous la Valence et peser sous le châle.  
Tes yeux sont aussi noirs que bombé ton front pâle  
Et tu fonces vers moi comme un taureau soudain...

Va donc, Stella Sera, jouer des castagnettes  
Pour ces vingt jouveaux, barbons, rastas, sang-bleus,  
Ténors et blasonnés, qui font à qui mieux mieux  
Enrager ton portier et rire ta soubrette...

Non ? c'est décidément pour moi ? Soit donc, voici.  
Danse encore, infernalement calme, la danse  
Du Goya blanc sous le noir voile en transparence,  
Cette femme en mantille, au bord d'un divan-lit,

Nue et voilée, infiniment chaste et perverse...  
Moi, pour tendresse unique et pour présent subtil,  
Baiserai le frisson palpitant de tes cils  
Jusqu'à ce pleur si long que leurs deux grands yeux versent.

—

... Voici que tu reviens, douce et toujours pareille,  
Voici que tu voudrais toucher encor mes mains...  
Car tu n'as pas compris que nos doubles chemins  
Ont vu nos deux destins s'enfuir d'un seul coup d'ailes...

Le mien bref et puissant, le tien frivole et las,  
O jeune fille étrange où la face sommeille  
De l'Aphrodité double, et dont à chaque pas  
L'Androgyne s'émeut et la Femme s'éveille...

Te revoilà... toujours la même, aux calmes seins,  
Aux jambes belles, des lis clairs en tes deux mains,  
L'a[i]gue-marine de tes yeux toujours baissée...

Va-t-en. J'ai su de toi tout ce que je voulais,  
Et que ta bouche ment dans ta chair sans pensée,  
Et que la coupe de porphyre est épuisée  
Où chacune de nous n'avait pas assez bu,

Une autre a pris ta place et charme en ma maison,  
De bois, de bronze ou d'or tous les dieux qui sont femmes ;  
Elle offre à chacun d'eux les fleurs de la saison  
Et veille bien, pour chaque lampe, sur la flamme.

Je ne sais si je l'aime. Elle est brune aux yeux d'or.  
Elle apporte en un vase étrange et transparent  
Deux poissons, l'un de vert émail, l'autre d'argent.  
Ses doigts n'ont pas d'anneaux et elle est vierge encor.

Elle est auprès de moi comme une enfant soumise.  
Le jeu qu'elle préfère et qui rit sous ses doigts  
Est de mêler mes cheveux courts aux boucles bises  
De minuscules fleurs et de perles de bois.

Elle a seize ans, des voiles bleus, un corps si frêle  
Qu'un rayon de Tanit dut l'engendrer un soir  
Où mon cœur frissonnant comme un envol d'abeilles  
Rythmait vers le zénith d'inexprimés espoirs.

—

Qu'importe le passant qui passa dans ta vie  
A mon cœur étonné de ton étrange aveu ?  
Ne t'avais-je pas dit, l'un de nos jours heureux,  
« Ne médis pas de l'homme et reste son amie ?... »

Que m'importe cet homme et son amour frugal  
Où tu t'es arrêtée en mendiante amère !  
Toi qui reviens pleurant tu ne sais pas quel mal,  
Ne rougis point des humbles baisers de la terre !

Que m'importe cet homme ! et que tu reparaisse  
Le front bas, des pleurs lourds en tes regards honteux.  
Tu ne m'as point trompée ! Et toutes tes promesses  
Sont intactes, enfant, sauf l'unique à mes yeux,

La seule, la tacite et l'immatérielle,  
Celle digne des dieux que nous eûmes été  
Car mes vers pour longtemps t'eussent faite immortelle  
Qu'eut dictés à mon cœur notre amour trop parfait !

Car je voulais en toi mettre un miroir intense  
De moi-même étonnée et claire à mon esprit ;  
J'avais sculpté ton cœur de ma chair, en silence ;  
Je m'étais incarnée en ta propre substance, -  
Et tu me recréais, mais tu n'as pas compris !

—

Mon cœur absent de toi ne veut plus que tes pleurs,  
O ma pauvre et ma tendre et mon humble victime ;  
Et c'est pourquoi je fais goutte à goutte en ton cœur  
Tomber le lent supplice en parcelles infimes,

Au jour le jour, de l'irréel amour d'ailleurs.

J'eus tant pitié de toi que je ne t'aime plus.  
Comprends qu'il faut partir... Epargne-nous, ô Femme –  
Enfant, les gestes las, les regards soudain tus,  
Les silences qui sont des extinctions d'âme...

Je ne veux plus de toi. Je ne te comprends plus.  
Ton pas résonne en moi comme un appel de morte.  
Va-t-en. Sors. Et referme exactement la porte,  
Que j'ignore à jamais par où tu disparus.

Et puis voici l'aumône. Accepte. Pour la route,  
Pour prendre cette nuit l'abri d'un autre toit,  
Et pour, les jours d'ennui, de silence et de doute,  
Mettre un orgueil suprême entre ma chair et toi.

Quand tu m'étais venue, hélas, il me semblait  
Qu'un grand frisson de cloche emplissait l'air léger  
Que des oiseaux chantaient au fond d'une aube immense,  
Que des parfums erraient à travers des silences  
Extatiques, lointains, puissants, mélodieux...  
O rêves ! Puisqu'il faut toujours rouvrir les yeux  
Aux instants les meilleurs de toutes vos féeries,  
C'est qu'un dieu malfaisant vous jeta sur la vie  
Pour assombrir encor nos réveils douloureux !...

–

Je vous dis au revoir avec de la douceur.  
Je vous connais à peine, et vous êtes ma sœur  
Cependant que mon rêve et déjà dans mon cœur,

J'ai mis en votre nom deux roses très pareilles  
Au pied de l'Astarté, dans la brune corbeille  
Où les symboles chers de mes désirs s'éveillent.

O Maîtresse ! une blonde a traversé ce seuil.  
Fais que ce jour soit l'aube exquise sur mon deuil  
Des colombes qu'a fait gémir, douces, l'accueil...

–

Toi dont la ligne est lourde et pesante la hanche  
D'une autre vie en toi hésitante et qui naît,  
Pardonne à ma pensée et à sa volupté  
De ne désirer rien de ta beauté si blanche...

Si tes seins sont deux fruits pantelants sur leur branche  
Si tes dents ont gémi dans l'écrin velouté,

Si tes yeux ont lui comme aux beaux jours d'été,  
Très douces, perleraient dans l'aube des pervenches,

Pardonne à mon angoisse où se perdent tes plaintes  
La longue, immensément calme et sereine étreinte  
De mon front appuyé sur l'arche de ton flanc :

Car j'y sens, survenu de sources infinies,  
O Mère, et retenant mon souffle en écoutant  
Le lamentable appel des âmes vers la vie...

... Elle est passée hier dans un manteau d'hermine  
Au bras souple et nerveux de quelque amant d'un jour,  
Et j'ai senti sa main furtivement câline  
Se poser sur ma main pour un nouveau retour.

-« Rappelle-toi... Tes yeux étaient profonds, tes lèvres  
« Frémisantes, tes vers voluptueux et forts.  
« Les heures s'envolaient comme ivres de nos fièvres,  
« Les dieux ne veulent pas que nos baisers soient morts ! »

La Méditerranée avait un chant tranquille.  
Vos regards ô ma chère, eurent ce tendre tort  
D'illuminer de cette larme vos pupilles...

Je pris, dans l'ombre où le tango mystérieux  
Agonisait, votre flexible taille... Alors  
Nous dansâmes longtemps, longuement, nos adieux...

—

... Hélas, ô pauvre enfant de caresse et de songe  
Les jours ont pu passer, d'autres fleurs revenir,  
Car j'ai tout oublié des lugubres mensonges  
Je te revois sans cesse en mes ressouvenirs.

Oui, tout ce qui revient me semble peu de chose  
Depuis que ma colère et mon jaloux orgueil  
Ecrasant sous mes pieds nos couronnes de roses  
Ouvrit la porte en ton absence et à mon deuil...

Et par-dessus les jours et la vie inféconde  
Et les rides des soirs qui viendront pas à pas,  
J'ai pris le rendez-vous, ô chère vagabonde,  
Avec le souvenir de nos amours si blondes  
Pour les nuits d'insomnie où je pleure tout bas...

Car je ne suis qu'en toi malgré cette tempête,  
Celles déjà passées et celle qui les suit,  
O passio[n] d'Aimer dont se meurt le poète,  
O passion d'Aimer dont le poète vit !

## TABLE

<b>PSAPPHA</b> .....	7
<b>DANSES, ROSES ET [J]EUX MELES</b> .....	11
Tridumai.....	13
Néréide .....	14
Tanagréennes .....	15
Aurorale .....	16
Fontaine .....	18
Les Dernières Faunesses .....	19
Danse pour la Pomme d'Or .....	21
Thaïs aux Mains .....	23
Danse amazonéenne .....	25
Danse priapique .....	27
Roses .....	29
Thaïs aux Yeux .....	30
Danse impubère .....	31
Néréide .....	33
Hippona .....	34
Danse en l'honneur de Cypris .....	35
Celle qui n'a point aimé .....	37
Hypsis .....	38
Hiemis .....	40
Danse dans le Lampeteion .....	41
Roses pour le Dieu .....	44
Danse à la Source .....	45
Stippe pour Hypathie .....	46
Stippe pour Térídaé .....	47
Danse claustrale .....	48
<b>TES VERS</b> .....	49
I.....	51
II.....	65